

Avec Jésus en sa Passion, Pierre, Judas et Marie-Madeleine

Les récits de la Passion ont été écrits après les événements. De ce fait, ils ont une nature particulière, dont il faut tenir compte pour bien les comprendre. Ils ne sont pas le compte-rendu de l'événement dans son immédiate et brutale advenue, mais la mise par écrit d'un récit dont les épisodes sont inscrits dans la continuité et la cohérence d'un enchaînement qui prend sens de son achèvement. Il y a donc une unité profonde, celle qui vient de la fin. L'écriture de l'ensemble dépend donc de cet achèvement.

Mais les épisodes du récit sont rapportés par des témoins et ils permettent d'accéder à la réalité de l'événement avec assurance.

Il faut également tenir compte du fait que la construction du récit a laissé dans l'ombre un certain nombre de faits qui ont été considérés comme des détails qui ne méritaient pas d'être rapportés. C'est dans cette zone d'obscurité que s'engouffrent les romans et les visionnaires qui, comme Catherine Emmerich, donnent des précisions et des détails qui construisent une représentation de la Passion. Ce travail d'apocryphe est de toujours, depuis les premiers évangiles apocryphes, jusqu'aux romans actuels. Ils traduisent bien le souci de leur époque.

Le souci des évangélistes est autre ; ils veulent donner accès à trois points essentiels de la vie chrétienne :

1. Donner des références historiques sûres comme le dit saint Luc dans le prologue de son évangile. L'Évangile a valeur de document d'histoire.

2. Donner à comprendre le sens du mystère en manifestant l'identité de Jésus, Fils de Dieu, comme le dit Jean au terme de son évangile. L'Évangile est un texte de révélation.

3. Enfin, et c'est le but de notre série de conférences, donner aux divers acteurs une dimension universelle. Si ce sont des personnages bien réels, ils deviennent aussi des figures de l'existence face à la révélation de l'amour de Dieu.

C'est dans cette perspective que nous allons suivre la Passion avec Judas, Pierre et Marie-Madeleine. Le personnage le plus complexe est Judas. Nous devons en parler avec attention, car ce qui pourrait rester anecdotique disparaît vite dès que l'on s'interroge sur ce qu'il a vécu car il s'agit de la compréhension du salut.

1. Liberté humaine et vocation apostolique

La question posée par Judas ne concerne pas que Judas, sinon ce pourrait être anecdotique.

Habituellement, quand on présente Judas on le situe dans les enfers, soumis aux pires supplices. Aussi la question posée est celle de savoir s'il est en enfer. Une telle question, outre qu'elle peut cacher le sadisme qui sommeille dans toutes les consciences, se réfère à la manière dont Dieu mène le monde et agit. Reconnaissons que du point de vue de la foi chrétienne, la question de savoir si Judas est en enfer n'a pas de réponse claire. Si l'Eglise catholique canonise les saints – et engage sa responsabilité pour leur donner la joie de la vision de Dieu – elle ne déclare pas qui est en enfer. Les représentations de Judas en enfer ne sont que des représentations qui n'engagent que leurs auteurs. Ainsi nous lisons avec un esprit critique tous les récits de voyage aux enfers. Le plus beau et le plus célèbre est celui de Dante dans la Divine comédie. Mais le texte n'est pas une révélation faisant autorité et Dante garde la responsabilité de sa distribution des personnages historiques dans les trois lieux qui servent de cadre à la théologie médiévale.

La question posée par Judas à laquelle nous devons répondre, à partir d'éléments bien attestés, concerne son rôle pendant la Passion. Il est inséparable des autres apôtres puisque les récits évangéliques le mettent en contraste avec Pierre et Marie-Madeleine dont nous parlerons.

On voit tout de suite qu'il ne s'agit pas seulement de Judas, mais bien de la manière dont Dieu a réalisé son plan de salut et de la manière dont Jésus lui-même a vécu sa Pâque. Il s'agit d'entrer dans le mystère du salut.

1. Quand Jésus appelle

La première mention de Judas se trouve lorsque paraît son nom dans la liste des Douze (Mc 3, 13-19 ; Mt 10, 1-4 ; Lc 6, 12-16).

Luc nous dit que Jésus appelle douze de ses disciples et leur donne le nom d'apôtres. Le premier mentionné est Simon, dont il précise aussitôt qu'il a reçu le nom de Pierre – changement de nom en lien avec son rôle dans la communauté. Le dernier mentionné est Judas dont il précise aussitôt "qu'il devint un traître". Marc précise : "Judas Isacarioth, qui, même, le trahit" et Matthieu a un nom différent : Judas l'Isacariote, qui, même, le trahit".

Cette précision apportée au moment même où Jésus choisit ses disciples est à la source d'un grave contresens, hélas habituel dans le monde chrétien. Elle donne à penser que Jésus savait tout avec précision dès le commencement et qu'en choisissant Judas, il savait que celui-ci le livrerait et serait le pire des traîtres.

Cette lecture repose sur une erreur commune qui habite bien des esprits formés par le vieux catéchisme. Jésus étant Dieu aurait eu tout savoir et tout pouvoir. En particulier, Jésus aurait eu une parfaite connaissance de l'avenir. Ainsi en choisissant ses disciples, et parmi eux les Douze, il aurait vu d'avance ce qui le concernait. Il aurait prévu que Pierre serait le chef de l'Eglise et que Judas le trahirait. Cette lecture s'appuie sur le fait qu'à plusieurs reprises, Jésus annonce sa

Passion, que Jésus a annoncé à l'avance à Pierre qu'il renierait, et qu'il savait que Judas le renierait.

Mais ces références sont dites hors de leur contexte et du déroulement de la vie de Jésus, ce qui n'en respecte pas le sens, tout en cautionnant que Jésus serait omniscient.

Les annonces de la passion sont situées par Luc dans la montée de Jésus à Jérusalem. Elles ont un caractère général et ne sont pas la description des faits à venir. Quand Jésus parle de sa mort, il en parle de plusieurs manières. S'il parle de sa croix, il dit aussi "Jérusalem qui lapide les prophètes" (Mt 2, 37) – de fait, Jésus a été plusieurs fois l'objet de tentatives de lapidation à Jérusalem selon ce que rapporte Jean.

Quant au reniement de Pierre, il s'inscrit dans l'imminence de la fin au moment où tout est déjà en route vers la Passion.

On ne peut tirer de ces éléments une attestation que Jésus savait d'avance ce qui adviendrait, avec une précision absolue.

Il faut nous souvenir ici de ce qui a été dit plus haut : les textes ont été écrits après les événements. Il y a un effet de retour sur l'annonce. Nous en avons l'expérience, lorsque nous disons "j'en étais sûr" quand un accident arrive, mais cela n'était pas sûr avant, sinon nous serions intervenus. De même, par caricature, celui qui dit à propos de tout : " je vous l'avais bien dit" – mais c'est toujours après l'événement.

Ainsi face à cette présentation d'un Jésus tout-puissant et omniscient, il faut replacer Jésus dans la vérité de son humanité". Jésus a exercé ses facultés de connaissance, comme tout homme face à l'avenir.

Or l'avenir humain est histoire et il échappe à toute prévision absolue. Le rapport entre savoir et prévoir est une des grandes questions de la philosophie des sciences. On est aujourd'hui sorti du paradigme déterministe. L'avenir se présente sous le visage de l'inconnu et de l'imprévisible. Pour plusieurs raisons :

1. Dans la nature, il y a une certaine contingence et des phénomènes aléatoires;

2. Dans la vie, il y a des mutations et des interactions non programmées ;

3. Dans la conduite individuelle, il y a un espace de liberté irréductible

4. Dans l'histoire humaine, il y a des effets multiplicateurs des actions et interactions dans l'espace de la liberté et les aléas de la vie sociale.

Il est donc impossible de décrire à l'avance ce qui adviendra. Cette incapacité ne doit pas entraîner une attitude de passivité selon laquelle il n'y a rien à faire, au contraire, il y a la réalisation d'un avenir qui viendra par manière de surprise, ce qui est une porte pour le mystère du salut.

La grandeur de toute l'humanité est de considérer l'avenir en le sachant improbable. On ne prévoit pas ! au sens littéral du terme : on ne voit pas d'avance comme si c'était là. Aussi l'attitude face à l'avenir est-elle spécifique : c'est celle du risque et de la promesse. La promesse est un engagement de sa vie - par exemple dans le mariage ou dans la profession religieuse. Et tous savent que ce qui arrive n'est pas ce qui a été imaginé à 20 ans.

Cette attitude est celle de Jésus. Jésus s'est situé face à l'avenir comme tout être humain. Si grande que soit son intelligence, elle n'a pas été à l'encontre des limites liées à la nature humaine.

Jésus a agi selon les lumières et les obscurités qui caractérisent la foi. Il le fit dans l'absolue confiance en Dieu son Père. Mais cela ne veut pas dire que Jésus n'avait pas de projet précis, ni qu'il ne bâtissait l'avenir de manière raisonnée et concertée.

Ainsi lorsque Jésus a choisi ses apôtres, il l'a fait à cause de l'estime qu'il leur accordait et de la confiance qu'il avait mise en eux. Il l'a fait comme tout responsable qui cherche des collaborateurs, des assistants ou des successeurs. Il a choisi en faisant confiance et par estime.

Une telle confiance repose sur ceux qui sont présents. Jésus a donc choisi les Douze en fonction de ce qu'il savait d'eux : ce qui vaut pour Pierre et pour Judas.

La manière dont les disciples sont venus à Jésus est diverse. Jean nous donne des précisions en montrant comment les premiers disciples sont venus vers Jésus. Ils ont été envoyés par Jean qui avait une parole d'autorité. Jésus leur a dit "venez et voyez" ce qui montre que l'appel à être apôtre a été précédé d'un temps de vie commune et donc que leur réponse était faite en connaissance de cause. L'image donnée par l'irruption de Jésus dans une vie n'est pas exacte, même si les synoptiques en usent pour dire le bouleversement que cela entraîne.

Or si pour Pierre, nous avons des précisions, pour Judas nous ne savons rien de particulier. Aussi on doit conjecturer que si Jésus l'a choisi, c'est pour les mêmes raisons que les autres et donc avec une marque d'estime et de confiance.

Pourquoi insister sur ce point ? parce qu'il en va de la notion même de salut.

2. La nature du salut

Penser que Jésus savait tout d'avance sur la vie de ses apôtres c'est méconnaître la vérité de l'humanité de Jésus. Le faire à propos de Judas, c'est fausser le salut.

En effet, supposer que Jésus savait d'avance et avec certitude ce que Judas ferait, et ce qu'il deviendrait, serait une extrême cruauté. Jésus aurait choisi Judas pour qu'il soit le traître. Il aurait choisi pour qu'il livre son maître.

Il l'aurait utilisé et l'aurait ainsi mené à sa perte en lui faisant commettre le pire et en le conduisant au désespoir.

Cette situation se trouve dans le monde cruel où nous sommes : certains utilisent leur pouvoir de séduction pour mener à sa perte ceux qu'ils envoûtent ou fanatisent. Il est des actions où on utilise les autres à leur insu pour une action qui les dépasse et les mène au ridicule – ce qui est déjà grave ! et ce qui les mène à leur perte, à leur déshonneur, ce qui est plus grave. Cela se voit en politique, pour les agents secrets ou pour les maffieux,...

Si Jésus avait choisi Judas en sachant qu'il le livrerait – et donc en le rendant coupable du pire des méfaits – alors Jésus ne mériterait nulle confiance et aucune foi en lui.

Plus encore, le héros du salut serait Judas lui-même, victime sacrifiée sur l'autel de la colère divine.

La victime innocente serait Judas.

Si Jésus avait tout su d'avance, Judas ne serait plus coupable. Il serait la victime d'un scénario dans lequel il serait entré à son insu. Judas serait la figure emblématique de toutes les victimes d'un dieu méchant qui utiliserait les êtres humains pour réaliser son plan. Ce plan serait vicié par l'usage des moyens qui ne respecterait en rien les acteurs de l'histoire.

Il importe donc de souligner que Jésus a choisi Judas dans la confiance et dans l'estime et qu'il lui a donné une fonction eu égard à ses qualités. Souligner que Jésus a associé Judas à son action parce qu'il lui faisait confiance et qu'il l'estimait montre que le salut est dans le cadre de l'alliance où Dieu se fait le partenaire du peuple élu, puis de l'humanité, et cela par des personnes singulières. Pierre et Judas en sont.

Une preuve de la confiance que Jésus avait accordé à Judas se voit dans le fait qu'il avait reçu la charge de la bourse commune. Il y a là un poste de confiance. Lorsque nous lisons dans les récits de la Passion que le rapport de Judas à l'argent était fait de convoitise et de vol, il faut se souvenir que ce lien a été fait après les événements, quand la figure de Judas était odieuse et qu'il fallait noircir le personnage pour contraster avec les autres disciples.

Il importe de le souligner, car l'anti-sémitisme qui s'est nourri au Moyen-Âge du rapport des Juifs à l'argent – puisque le prêt à intérêt était interdit aux chrétiens, ce sont des juifs qui avaient en charge les prêts et les transferts d'argent entre les royaumes et les Etats. La figure de Judas associée à l'argent a nourri cet anti-sémitisme. C'est un piège dans lequel il ne faut pas tomber.

3. Le plan de Dieu

La question du choix de Judas rejaillit de Jésus à son Père... Elle invite à s'interroger non seulement sur le respect que Dieu accorde à ses amis, mais plus théologiquement encore sur la nature de la Providence et de la Prévoyance divine.

Dans la perspective écartée, Jésus aurait manipulé Judas. En accordant que Jésus ne l'ait pas fait, on peut reporter la question sur son Père qui est la plénitude de la divinité. Dieu aurait choisi Judas pour qu'il soit le traître. La figure du destin s'impose.

Le mot destin renvoie à un choix et à une décision qui s'impose de manière autoritaire et sans échappatoire possible. Le héros tragique cherche à faire le bien ; mais il est conduit, comme un aveugle, à faire le mal.

Si on s'imagine que Dieu est despote, connaissant d'avance et de manière infallible ce qui adviendra, et agissant de sorte que tout se réalise ainsi, on tombe sous la figure du Dieu cruel qui fut celle de la tragédie. Judas aurait été mené à faire le pire, par une volonté de Dieu qui avait besoin de lui. Dans ce cas, Judas est le héros et son attitude mériterait sinon estime et respect, du moins, compassion.

Malheureusement, une telle interprétation peut trouver des appuis dans les récits de la Passion. En effet, ceux-ci font référence aux Ecritures de manière constante. Ainsi nous lisons ces propos de Jésus : "Il est écrit : "je frapperai le pasteur et les brebis du troupeau seront dispersées"" (Mt 26, 30) et "Comment s'accompliraient les Ecritures d'après lesquelles il doit en être ainsi" (Mt 26, 54). Le rédacteur le souligne : "Tout cela advint pour que s'accomplissent les écrits des prophètes" (Mt 26, 56). et de même Jean dit à propos des épisodes de la Passion : "Ainsi s'accomplirent les Ecritures..." (Jn 19, 24 ; 19, 28).

Une lecture de ces textes peut donner à penser que Jésus serait entré dans une action dont le plan aurait été tracé à l'avance et se déroulerait de manière inflexible, suivant la volonté d'un tout-puissant faisant agir les hommes à sa guise. Le déroulement du projet de Dieu se ferait selon une séquence dont les protagonistes ne pourraient s'échapper. C'est cette figure tragique d'un Dieu qui mène les hommes à un destin.

L'ensemble des Ecritures montre que ce n'est pas le cas. En effet, Dieu se révèle comme celui qui ouvre un espace de liberté pour que l'homme agisse selon sa propre liberté. Ceci est lié à la théologie de la création où ce qui concerne l'homme se résume dans la phrase : "Dieu a laissé l'homme à son propre conseil" (Sir 15,14).

Cette conception de la création fonde la théologie de la grâce qui ne détruit pas ce que Dieu a fait au commencement et qui ne saurait être aboli pour les récits de la Passion.

La référence constante aux Ecritures dans les récits de la Passion n'a pas pour but d'inscrire les faits dans l'inéluctable d'un plan autoritaire ; elle a pour but de surmonter l'obstacle que représente la croix dont saint Paul dit : "Les Juifs exigent des miracles, les Grecs cherchent la sagesse ; nous, nous prêchons un messie crucifié, scandale pour les Juifs et folie pour les Gentils ; mais pour ceux qui sont appelés, tant juifs que grecs, puissance et sagesse de Dieu" (1 Co 1, 22-25). La répétition des citations a pour but de montrer que les événements ne sont pas une preuve que Jésus est un imposteur. Il le serait si sa mort sur la croix contredisait les oracles messianiques. En montrant que la mort de Jésus accomplit la Loi, les Prophètes et les Psaumes, le récit surmonte l'incrédulité des apôtres. En montrant que la mort sur la croix a été voulue par Dieu, on montre que c'est un passage qui atteste son amour et s'inscrit dans un espace de liberté. C'est la preuve d'un amour plus grand.

La référence aux Ecritures a pour effet d'inscrire la Passion dans un ensemble plus vaste où elle prend sens.

Conclusion

La mention de la trahison de Judas dès la liste des Douze est le fruit de la rédaction ultérieure des événements. Ce n'est pas une situation qui aurait été voulue comme telle dès le départ. Nous avons montré qu'identifier Judas à sa trahison, c'est méconnaître le chemin de la foi où Dieu laisse l'être humain mener sa vie dans la liberté.

Cela invite à poser des questions spécifiquement théologiques : Que savait Jésus en choisissant Judas ? Quel est le regard de Jésus sur l'avenir ? Quelle est la volonté de Dieu sur le déroulement des faits ?

A la première question nous pouvons répondre : Jésus a choisi les Douze, les apôtres, parmi ses disciples, parce qu'il les estimait et leur faisait confiance pour être ses collaborateurs pour faire advenir le Règne de Dieu. Jésus n'ignore pas qu'ils sont faibles et fragiles – comme tout homme. Mais cette connaissance est générale. Elle se précise peu à peu, au fur et à mesure que les événements arrivent.

A la deuxième question, nous pouvons répondre que Jésus a une vision humaine de l'avenir. Comme tout autre être humain, si intelligent qu'il soit, il a une connaissance conjecturale de l'avenir. Au sens strict du terme, il ne "pré-voit" pas ce qui arrivera. Il ne voit pas l'avenir comme s'il était réalisé. Son savoir est circonstancié. Ses actes créent des conditions nouvelles; aussi, au fur et à mesure que le temps se déroule, il fait des choix nouveaux, toujours circonstanciés. Que ces choix soient enracinés dans un instant précis n'empêche pas que Jésus mène avec rigueur et tenacité un projet clair et large. Mais le dessein d'ensemble ne détermine pas les situations que Jésus accueille et en fonction desquelles il décide pour le mieux.

A la troisième question, nous pouvons répondre que Dieu, qui est confessé comme provident et prévoyant, parce qu'il n'est pas pris dans le cours du temps, n'est pas celui qui agit en utilisant les êtres humains comme des marionnettes. Son action est une action de gouvernement et non de commandement. Le gouvernement tient compte de la réalité qui est déjà-là. Ceci s'inscrit dans le cadre de ce que la théologie appelle alliance : elle a plusieurs aspects : alliance cosmique, alliance universelle avec toute l'humanité, alliance avec le peuple élu et instauration d'une nouvelle alliance par la mort et la résurrection de Jésus. Dans cette alliance les partenaires sont libres, d'autant plus libres qu'ils s'engagent dans l'alliance.

2. Trahison de Judas et reniement de Pierre

Reconnaître la liberté inscrite dans la vie des apôtres permet d'avancer dans la lecture du texte évangélique. Puisqu'ils ont la responsabilité de leurs actes et de leurs choix, et que ce ne sont pas des marionnettes entre les mains du tout-puissant qui les aurait manipulés, il faut chercher à comprendre la raison de leur trahison et reniement.

On peut faire appel simplement à la faiblesse et à la noirceur du cœur humain. Cette explication est juste, mais elle reste trop générale ; elle ne suffit pas à un esprit plus exigeant qui demande à voir quels sont les motivations des acteurs de la Passion.

Il faut aller plus avant, ce qui permet de mieux comprendre non seulement le déroulement de la Passion, mais ses enjeux. Les enjeux ne portent pas sur ce qui s'est passé hier, mais sur ce qui se passe aujourd'hui, où la question du salut se pose toujours avec la même urgence.

Entrer dans cette perspective permet de voir que le salut n'est pas seulement affaire de morale (ne pas renier, ne pas trahir...) mais bien mystère du combat du bien et du mal, aux dimensions de l'universel humain.

1. Espérances messianiques

Jésus a choisi ses disciples pour les associer à sa mission. C'est donc à partir de la mission de Jésus que doit se comprendre le mouvement des évangiles et les actes de Jésus et de ses apôtres. La réponse peut être donnée à partir des récits évangéliques.

Si nous suivons les évangiles synoptiques et tout particulièrement l'évangile de Luc, il apparaît que la première partie de la vie de Jésus a été consacrée à son activité en Galilée. Là, Jésus a rassemblé des foules. Il a fait des signes et des prodiges – surtout des guérisons ; il a groupé autour de lui nombre de disciples.

Cette activité a entraîné l'adhésion parce qu'elle montrait que Jésus était bien "celui qui doit venir", comme Jean-Baptiste l'avait dit à ses disciples. Ainsi Jésus a-t-il été reconnu comme Messie.

C'est en ce sens que nous pouvons lire la profession de foi de Pierre. Celui-ci répond à Jésus qui interroge ses disciples sur son identité : "Tu es le Messie, le Fils du Dieu vivant" (Mt 16, 16). Le contexte de cette phrase est un discours ecclésiastique – Mt 14-18 – et politique – à Césarée de Philippe, donc à l'encontre de la puissance romaine. Le texte insiste sur la primauté de Pierre qui parle au nom des Douze. Saint Luc place cet épisode au terme de l'activité de Jésus en Galilée – ce qui lui donne un plein sens théologique ; Pierre dit à Jésus : "Tu es le Messie de Dieu" (Lc 9, 20). Saint Jean est plus subtil : il place la parole de Pierre au moment d'une crise, après la multiplication des pains, quand beaucoup de disciples cessent de suivre Jésus qui n'a pas répondu à leur attente (Jn 6, 68-69). Cette notation johannique introduit bien au cœur de la difficulté : que signifie la confession

de foi en Jésus Messie, Christ ou Fils de Dieu ? Quelle est la conception messianique mise en jeu ?

Il importe de préciser que Pierre exprime le sentiment commun à tous ceux qui suivent Jésus. Il exprime une conviction commune et on peut inférer que ce fut celle de Judas.

Le terme de Messie signifie d'abord "celui qui a reçu l'onction royale" ; il se réfère à la promesse faite à David que son descendant serait appelé Fils de Dieu et qu'il établirait le Règne de Dieu sur terre (1 Sam 7). Cette prophétie a été reprise comme fondement de l'espérance du peuple par le prophète Isaïe, espérant la venue du sauveur.

Cette figure s'est universalisée pendant l'Exil. Elle s'est aussi spiritualisée face à l'absence de royauté en Israël. Elle est revenue avec force dans le mouvement nationaliste conduit par Judas Maccabée se révoltant contre la volonté d'hellénisation forcée du peuple.

Le messianisme est donc un courant tout à la fois religieux et politique. Il est présent dans les convictions des apôtres. Il s'exprime à plusieurs reprises. Ainsi les pèlerins d'Emmaüs disent au ressuscité qu'ils n'ont pas reconnu : "Nous espérions, nous, que c'était lui, Jésus, qui délivrerait Israël" (Lc 24, 41). Luc rapporte au début des Actes des apôtres la parole des disciples dite à Jésus après sa résurrection : "Seigneur, est-ce en ce temps-ci que tu vas restaurer la royauté en Israël ?" (Ac 1, 6).

Ces citations sont étroitement liées à la mort et à la résurrection de Jésus ; elles ne témoignent pas de l'état d'esprit des apôtres au début du ministère de Jésus. Elles montrent que les apôtres avaient une conception du messianisme où le politique et le religieux jouaient un grand rôle, centré autour de Jérusalem et d'Israël. C'est par rapport à cela qu'il faut comprendre l'attitude de Pierre et de Judas – et des autres disciples. Il ne s'agit pas seulement d'un projet politique au sens actuel du terme en démocratie française marquée par une tradition laïque, mais de la conception biblique du Règne de Dieu et donc du changement qu'apporte la présence et l'action de son Envoyé.

2. Une espérance déçue

Dans la conscience de l'importance de cette attente messianique, on peut proposer une interprétation de la trahison de Judas. Judas, comme les autres apôtres, était persuadé que Jésus montait à Jérusalem pour instaurer le Règne de Dieu, qu'ils imaginaient comme une prise de pouvoir au sens habituel du terme. Ils se demandaient quelle serait leur place dans le futur gouvernement (Lc 9, 46 ; Mc 10, 35-40). Cette espérance se fondait sur l'entrée de Jésus à Jérusalem. L'acclamation de la foule est clairement messianique, en référence au "Fils de David", "celui qui vient au nom du Seigneur". L'entrée au Temple et sa purification s'inscrivait dans cette perspective qui accomplissait les Ecritures : " Voici, dit Dieu, que je vais envoyer mon messenger... Soudain il entrera dans son sanctuaire le Seigneur que vous cherchez... Il purifiera les Fils de Lévi et les affinera comme or et argent..." (Mal 3, 1).

Or cet espoir n'a pas été suivi d'une réalisation effective.

Plus encore, Judas a vu que Jésus refusait de se comporter en homme désireux de prendre les moyens de l'établissement du Règne de Dieu, moyens qui, à ses yeux, étaient liés à la nature même du pouvoir messianique.

Après la purification du Temple par l'exclusion des commerces et des trafics, les autorités demandent à Jésus de donner une signe de la légitimité de son action. Or Jésus refuse. On lit en effet la demande : "Dis-nous par quelle autorité tu fais cela ou quel est celui qui t'a donné autorité" (Lc 20, 2). Jésus refuse de donner une preuve et il répond : "Je ne vous dis pas par quelle autorité je fais cela" (Lc 20, 8). C'est d'ailleurs ici qu'à mon avis se situe l'événement repris pour l'inauguration de la vie publique de Jésus, lors du récit de la "tentation" de Jésus. Au Temple Jésus refuse de faire des prodiges. Il se contente d'enseigner. Or une telle attitude semble, du point de vue, d'un messianisme radical, une dérobade.

On peut dire également que ni Judas ni les autres n'ont compris le sens de l'entrée de Jésus à Jérusalem. Jésus a choisi d'entrer à Jérusalem monté sur un petit âne – en référence à la prophétie de Zacharie ("Voici que ton roi vient à toi ; il est juste et victorieux, humble monté sur un petit âne", Za 9, 9) et plus avant de la bénédiction de Juda par Jacob ("Il lie à la vigne son ânon et au cep le petit de son ânesse", Gn 49, 11).

La présence de cette conception messianique dans le groupe des apôtres est attestée lors du dernier repas. Là, dans un contexte qui aurait dû être particulièrement surchargé affectivement, à cause des paroles d'adieu de Jésus, les disciples se querellent pour savoir quel est le plus grand (Lc 22, 24s). Ils sont dans la logique de la prise du pouvoir politique liée au messianisme qui rassemble les disciple autour de Jésus et qui a présidé à leur montée à Jérusalem¹.

Dans cette perspective Judas est fondé à penser que Jésus a trompé ses disciples et les foules qui l'ont suivi depuis la Galilée. Non seulement il est déçu, mais il considère que Jésus est un traître. S'il n'avait été que déçu, il aurait pu s'en aller comme le feront quelques heures plus tard les disciples qui allaient à Emmaüs. Mais s'il considère que Jésus s'est trompé et a trompé les autres, il pense qu'il doit être dénoncé comme imposteur – faux messie – à l'autorité religieuse de Jérusalem. Paul fera de même plus tard en persécutant la communauté chrétienne.

Judas reste dans une perspective révolutionnaire – au sens moderne du terme – où le pouvoir doit être conquis par les armes. On peut donc interpréter le chemin intérieur de Judas, non comme une attitude morale ou affective, mais en lien avec la conviction messianique du groupe des apôtres. La conduite de Jésus a été interprétée comme le fait que Jésus n'est pas le messie. Pire encore, Jésus est un faux messie, puisqu'il ne fait pas les signes qui attestent sa légitimité de Fils de David, fils de Dieu. Les refus de Jésus sont mentionnés dans l'évangile selon saint Luc.

¹ On peut même voir une équivoque dans l'attitude même de Jésus, dans un épisode dont l'interprétation est fort délicate (Lc 22, 35-38). Jésus demande à ses disciples de renoncer à mettre en œuvre ce qu'il leur avait dit dans l'envoi en mission (Lc 10, 9) et surtout il leur demande de prendre des armes ("Que celui qui n'a pas de besace (et donc d'argent) vende son manteau pour acheter un glaive" Lc 22, 36), il envisage une résistance armée. Ce qui explique la réaction de Pierre lors de l'arrestation. Il semble que Jésus ait changé d'avis pendant sa prière à Gethsémani. Il y aurait donc eu une indécision dans le choix de Jésus, dans l'imminence de son arrestation.

Cette conception messianique n'est pas propre à Judas. C'est aussi celle de Pierre comme le montre sa réaction lors de la première annonce de la Passion. Elle suit immédiatement la confession de la messianité de Jésus. Pierre s'oppose à Jésus, car il ne peut accepter l'idée d'un messie souffrant et humilié à Jérusalem. La notion de messie n'est pas la même pour Jésus et pour les Douze.

On retrouve cela au moment de l'arrestation, où Pierre se sert du glaive qu'il avait pris.

Si pendant un temps, l'équivoque était possible, il n'en est plus ainsi au moment où les événements se précipitent. La situation à Jérusalem ne permet pas la coexistence des deux manières de concevoir le messianisme. Le moment où tout bascule pour Judas est clairement lié à la décision de Jésus de rompre avec toute perspective de prise de pouvoir à Jérusalem. La décision de Judas se manifeste après que Jésus ait prononcé la parole sur le pain, lors du dernier repas. La parole lie explicitement le pain rompu avec le corps brisé par la passion. Jésus dit clairement qu'il a consenti à sa mort. Du point de vue messianique, c'est intolérable. Judas conclut qu'il doit livrer le faux messie, Jésus, qu'il perçoit désormais comme un imposteur.

L'attitude de Judas peut se replacer dans la série des attentes messianiques qui scandent l'histoire d'Israël pendant des siècles : messianisme de Bar Kokeba et de bien d'autres ensuite.

La trahison de Judas n'est pas un caprice, mais le signe que la nouveauté de ce que Jésus apporte avec lui n'est pas reçue.

3. L'attitude de Jésus

Face à la situation de Judas, l'attitude de Jésus surprend. Pourquoi Jésus n'est-il pas intervenu pour prévenir une telle issue ? Est-ce par ignorance ? Il ne semble pas, puisque Jésus annonce à l'avance une trahison. Est-ce une négligence ? Ceci ne concorde en rien avec les récits qui montrent qu'à tout moment Jésus a maîtrisé la situation – saint Jean insiste sur ce point. Est-ce une complicité avec le mal ? Auquel cas nous revenons à ce qui a été dit plus haut sur la cruauté de Jésus et de Dieu.

Pour répondre, il faut donc examiner de près ce que Jésus savait de la situation.

Nous avons exclu de Jésus toute dimension surhumaine qui serait inhumaine, celle de celui qui sait tout à l'avance et qui voit l'avenir se dérouler devant lui, comme de la hauteur du Pic saint Loup, on voit les vignes, la garrigue et les voitures sur la route. Mais si Jésus n'est pas inhumain, il n'est pas sans intuition ni intelligence des situations. Saint Jean note : "Jésus fut troublé en son esprit et déclara : "l'un de vous me livrera" (Jn 13, 21 ; cf Mc 14, 18 ; "celui qui me livre est ici, à table avec moi", Lc 22, 21). Cette phrase sans équivoque montre que Jésus sait ce qui est au cours du repas qui sera le dernier. Que sait-il ?

Jésus parle comme quelqu'un qui a une responsabilité à la tête d'un groupe. Il a une perception d'ensemble de ce que vit le groupe comme entité qui surpasse et englobe tous les participants. Notre expérience des responsabilités

nous apprend que quand un groupe se trouve dans une situation délicate, ou critique, voire dramatique, le responsable perçoit l'ensemble comme un seul organisme vivant. Le propos de Jésus témoigne de sa perception d'ensemble.

Jésus sait que la situation de la communauté est arrivée à un extrême, puisque les autorités de Jérusalem ont décidé sa mort et qu'en venant célébrer la Pâque à Jérusalem, elle s'était mise avec lui "dans la gueule du loup". Il sait aussi qu'il est impossible de revenir en arrière. Il faut aller de l'avant. C'est ce qu'il y a de mieux à faire !

Mais en toute lucidité, devant le danger objectif, comme le groupe a atteint ses limites il est probable que cela ne pourra pas continuer et qu'il y aura une déchirure, une cassure, une rupture et que ce sera le maillon le plus faible qui cèdera à la pression. Mais tous peuvent être le maillon le plus faible ! C'est pourquoi Jésus dit : "l'un de vous me livrera". Ce peut être n'importe lequel des disciples ! Jésus ne peut dire lequel avec certitude, puisque tous ceux qui sont là partagent les mêmes convictions, les mêmes aptitudes et donc ont les mêmes limites de résistance à l'épreuve face au danger extrême.

Pourquoi Jésus a-t-il prononcé cette parole : "l'un de vous me livrera !" ? Je l'entends comme son souci du groupe. Jésus n'a pas l'intention de livrer un des disciples à la vindicte commune pour en faire le "bouc émissaire" de la violence latente. C'est l'attitude du responsable qui met en garde ses compagnons contre leur propre faiblesse, un appel à la vigilance.

Ce n'est pas une provocation, mais l'invitation à aller de l'avant avec plus de prudence et avec la même résolution.

Jésus sait que les autorités de Jérusalem ont décidé sa mort. Il sait aussi que sur la base d'un malentendu, il peut paraître aux yeux de ses disciples comme un imposteur. Mais quand il prononce la phrase, il ne sait pas exactement ce qu'il en sera. Jésus n'est pas un prophète de malheur, mais il fait office de maître dans le groupe des apôtres.

Une fois que les choses se seront passées... elles seront claires. Mais avant qu'elles n'arrivent, elles sont encore dans le domaine du possible. De plus en plus probables, mais toujours possibles.

Pour que la formule générale ("l'un de vous") se précise, il faut une relation personnelle. On la voit mise en œuvre avec Pierre et Judas.

L'annonce du reniement de Pierre est précédée par une parole plus générale qui s'adresse à tous : "Voici que Satan vous a réclamé pour vous cribler comme le froment" (Lc 22, 31). La parole s'adresse à tous puisque Jésus dit "vous". C'est la même généralité que "l'un de vous".

La réponse de Pierre établit un contact personnel : "Seigneur, je suis prêt à aller avec toi en prison et à la mort".

Dans cette relation personnelle, Jésus dit à Pierre qu'il le reniera. Face à Pierre, Jésus sait que sa fidélité est imaginaire et que la dure réalité fera tomber ses illusions.

Il en va de même, mutatis mutandis, avec Judas. Les textes de l'évangile font état de plusieurs situations. Ne pouvant entrer dans l'ensemble de ces paroles, je

prendrai seulement ce qui est commun à tous les récits pour dire que le contact personnel n'est pas une réaction à une parole, mais un geste. Jésus fait un geste habituel dans un repas où le maître donne à chaque commensal un morceau de choix, pour l'honorer et l'inviter à se rassasier. Ce geste est une relation personnelle. Ce geste peut se faire sans parole, mais il ne va pas sans regards. Lorsque Jésus donne à Judas une bouchée, il est en contact avec lui. Il a l'intuition qu'il n'a plus un disciple en face de lui, mais un adversaire, quelqu'un qui le considère comme un faux messie puisque la parole sur la première coupe puis celle sur le pain rompu à confirmé sans équivoque l'imminence de sa mort. Or selon le texte de Paul cité dans l'introduction, la croix est objet de scandale, au sens premier du terme : ce qui fait tomber. Jésus sait que son comportement est objet de scandale pour ses compagnons habités par l'espérance messianique marquée par le nationalisme.

De cela nous avons l'expérience. Dans nos crises et nos querelles, c'est souvent un geste ou une parole qui émane d'un bon sentiment ou d'une bonne intention qui sont l'occasion de la colère où se révèle une profonde inimitié ou la gravité d'un désaccord. Le geste déclenchant de la crise est souvent un signe d'amitié, ou d'affection. Un geste d'indifférence ne ferait rien paraître, car il n'atteindrait pas le cœur des personnes impliquées et le nœud de leur relation.

Conclusion

Au terme de cette construction, une question se pose parce que Jésus n'intervient pas ! Pourquoi ? Répondre renvoie au choix de Jésus.

On peut répondre que si Jésus n'intervient pas c'est parce qu'il ratifie le chemin qui passe par sa mort et qu'il s'identifie au Serviteur souffrant d'Isaïe. Toute tentative pour retenir Judas serait inutile.

On peut ajouter que le consentement de Jésus est dû au respect de la liberté de Judas. Jésus reste dans la logique de sa manière de tracer un chemin dans l'obéissance.

J'ajouterai enfin, que si Judas est parti au milieu du repas, on peut penser que c'est après son départ que Jésus bénit la coupe où il parle de son sang versé. Le drame de Judas s'inscrit entre les paroles sur le pain et les paroles sur la coupe.

3. Pardon et désespoir

Pierre a renié. Judas a livré. Leur situation est analogue. L'un et l'autre ont été les complices des adversaires de Jésus. L'un et l'autre ont eu conscience d'avoir commis un crime abominable. Mais après cette prise de conscience de la faute, leur évolution n'a pas été la même. La différence de réactions montre les enjeux du mystère pascal. Il convient donc de les opposer de manière systématique pour comprendre les enjeux du salut.

Il faut là encore tenir compte du fait que le N.T. a été écrit après les événements et donc que la figure de Judas a été noircie et celle de Pierre rétablie... C'est donc en tenant compte de cette situation qu'il faut les opposer sans accabler Judas au détriment de Pierre.

1. Le démoniaque

Un élément commun du récit concernant Pierre et Judas est la référence à Satan ou au Diable. Cette référence est explicite pour Judas. Luc note "Satan entra en Judas" (Lc 22, 3). De même Jésus dit à ses disciples : "Satan vous a réclamé pour vous passer au crible" (Lc 22, 31). Jean note : "Alors que déjà le Diable avait inspiré à Judas Iscariote l'intention de le livrer" (Jn 13, 1 et plus loin : "Après la bouchée, Satan entra en lui" (Jn 13, 22).

Cette référence au Diable ou à Satan mérite attention, parce qu'elle est difficile à comprendre. Il faut écarter deux interprétations réductrices. La première consiste à y voir un langage purement symbolique, pour souligner l'extrême noirceur du cœur de Judas en qui on ne trouve plus aucune conscience, ni ressources morales, ni part de lumière qui lui permettraient de se ressaisir. On peut aussi y voir à l'inverse une sorte de manichéisme, dans lequel Judas est manipulé par une puissance céleste, selon l'opposition dualiste du dieu du bien et du dieu du mal ; Judas serait la victime des forces du mal. On retrouve là la vraie figure du dieu cruel ; mais cela ne respecte pas le strict monothéisme biblique attentif à reconnaître la grandeur de la liberté humaine.

Ces deux explications évacuent la réalité humaine, celle de la liberté humaine que Judas mettra en œuvre lorsqu'il prendra conscience que sa conduite est un crime. Il faut donc proposer une autre explication ; elle a une dimension théologique.

Jésus est venu établir le Règne de Dieu. Telle est sa mission. Or celle-ci ne concerne pas seulement le salut de quelques âmes, mais il s'agit bien d'instaurer une nouvelle création où il y aura une solidarité de tous dans la joie, la paix et la présence de Dieu. Le salut a une dimension collective. C'est ce que l'on appelle la communion des saints. Celle-ci est due à l'interaction des éléments qui constituent un corps, le "Christ total" selon l'expression patristique. Aussi le combat de Jésus dans sa Passion ne concerne pas seulement le destin de quelques privilégiés, mais celui de toute l'humanité. L'expression "Règne de Dieu" le dit.

Le Règne de Dieu s'oppose à la "puissance des ténèbres", expression qui désigne une solidarité inverse de celle qu'instaure la venue du Règne de Dieu. Cette image est dans ce que dit Jésus au moment de son arrestation : "C'est votre heure

et la puissance des ténèbres" (Lc 22, 53). C'est pourquoi elle est référée à une puissance qui domine l'individu humain.

La mention du Diable ou Satan traduit cette réalité. Elle peut être comprise à partir de l'expérience humaine du mal. Il y a dans les œuvres mauvaises une logique et une cohérence qui lie les actes mauvais en une unité qui est analogue à celle d'un être vivant. Ainsi pour donner un exemple simple : un enfant fait un mensonge. Il le sait, mais pour ne pas reconnaître qu'il a menti, il invente un autre mensonge pour couvrir le premier, puis le mensonge doit être repris, jusqu'à l'absurde que ses parents peuvent dénoncer. Mais pour le monde adulte, c'est pire, car le propre du mensonge est d'aveugler celui qui ment. De même, dans les autres domaines, comme le montre la logique de la corruption ; là une première compromission mène à une seconde à l'extrême. Il y a donc dans le mal une logique telle qu'elle constitue "la logique du mal", force plus grande que l'individu. Lorsqu'elle est l'œuvre, la résistance individuelle est vaine. Je pense que cette expérience dont nous avons été et sommes encore victimes explique le sens de la référence au démoniaque.

Le vocabulaire de la possession le fait lui aussi. Ceux qui ont traversé une période d'errance peuvent dire : "c'était plus fort que moi". On peut le dire par désespoir, par lassitude, par démission, pour s'excuser, ou au contraire pour montrer la chance que l'on a eue d'en sortir et la force de la grâce. L'expression est vraie parce qu'elle dit réellement ce qui se passe : il y a une force du mal plus grande que l'individu.

On peut donner l'image du déséquilibre. Un petit déséquilibre se rattrape ; mais si l'on laisse l'ampleur du déséquilibre grandir, il est impossible de se récupérer. Les alpinistes grimpent dans la difficulté corde tendue. Il est un seuil au delà duquel on ne peut plus rien si l'on est livré à ses propres forces.

Ainsi l'instauration du Règne de Dieu s'oppose à la force de celui que l'évangéliste Jean appelle "le Prince de ce monde". On l'appelle aussi Satan, nom hébreu qui dit l'adversaire, l'ennemi, la puissance de la haine et de la destruction. On l'appelle aussi "diable", nom grec qui signifie le diviseur, celui qui sépare, met en pièce et rend la vie anarchique.

Judas est pris par cette force qui le domine et le divise ou le déchire. Il est prisonnier de la force qui domine le monde et le détruit. Cette réalité est dit par des images : "Quand Jésus sortit, il faisait nuit" (Jn 13, 30) et repris au moment de l'arrestation : "c'est votre heure et la puissance des ténèbres" (Lc 22, 53).

La question est de savoir quand cela advint ; il est difficile de saisir le moment où une vie bascule. Mais ici, on peut proposer une explication psychologique. Elle correspond à notre expérience qui fait partie hélas de la situation de beaucoup. C'est le moment où l'amour bascule et devient force de haine. L'amour et la haine ont partie liée. En effet, quand il y a indifférence, il n'y a ni amour ni haine. Il peut y avoir mépris ou défiance. Mais ici il s'agit d'un amour qui se renverse. "Si je ne l'aime avec transport que je le haïsse avec fureur" disait Phèdre selon Racine. De cela nous avons l'expérience quand on a engagé sa vie dans une relation forte, on se place ensuite dans une opposition résolue et dans une aversion extrême.

On peut penser que Judas a vécu quelque chose d'analogue dans sa relation avec Jésus. Son amour pour Jésus a basculé en haine avec la même force extrême.

Une porte s'est ouverte dans ses défenses, celle où Satan entre en lui. Judas est pris dans la puissance des ténèbres. De nuit, il va trouver ceux qui veulent la mort de Jésus.

De cette condition de prisonnier, on peut voir l'enchaînement dans l'arrestation de Jésus.

2. Le temps du repentir

Lorsque Jésus est arrêté, c'est trop tard. Quand Jésus est emmené pour subir sa passion, pour Pierre et pour Judas, vient le temps où ils prennent conscience de ce qu'ils ont fait. Pour l'un comme pour l'autre, c'est trop tard. L'un et l'autre ont au cœur l'amertume de voir les conséquences de leurs actes.

Le récit oppose Pierre à Judas.

Pierre pleure tandis que Judas va à sa mort.

Les récits du Nouveau Testament ne sont pas d'accord sur les circonstances de la mort de Judas. L'évangile de Matthieu dit que Judas retourne voir les organisateurs du complot contre Jésus. Judas rend l'argent d'un geste spectaculaire : il jette l'argent dans le sanctuaire (Mt 27, 3-10). Le geste renvoie au motif de la condamnation de Jésus à mort : ses propos sur le Temple. Puis Judas se donne la mort.

Dans les Actes des apôtres (Ac 1, 17-20), Luc donne un autre scénario de la mort de Judas. Judas garde l'argent ; il achète un champ et il y trouve la mort en tombant sur la tête.

La différence est irréductible entre les deux textes. Mais celle-ci ne peut occulter les sens de l'événement qui met en opposition les deux logiques : celle de la Passion telle que la vit Jésus et celle de la puissance des ténèbres telle que la vit Judas.

1. Jésus est pendu à la croix. Judas se pend à un arbre, selon Matthieu.

2. Du côté de Jésus percé par la lance du soldat coulent l'eau et le sang, signes du salut qui vient de son corps. Du corps de Judas qui s'ouvre pendant la chute les entrailles sortent ce qui signifie l'horreur de la décomposition du cadavre.

Il y a aussi une opposition entre l'attitude de Pierre et celle de Judas. Pierre pleure et reçoit le pardon. Judas ne pense pas qu'un pardon soit possible. Il est fermé dans son désespoir.

Par cette opposition, Judas représente la logique de la haine qui se retourne contre soi. Ce retournement dans le non amour de soi figure l'enfer qui et la force de l'amour devenue haine meurtrière. La haine de Jésus, aimé et suivi, se prolonge dans une haine qui détruit celui qui en est possédé.

Nous retrouvons-là un phénomène dont nous avons l'expérience dans la haine de soi.

Nous sommes là confronté à la question de l'origine du péché qui est souvent la trace que faute d'être aimé on ne peut aimer et faute d'aimer on ne peut être aimé.

3. Le sens de la gratuité

L'attitude de Judas est mise en contraste dans les récits de la Passion avec celle de Marie de Béthanie. L'évangile de Jean insiste sur ce point.

Les évangiles de Matthieu et de Marc sont d'accord pour l'essentiel avec Jean. Leurs récits se complètent bien. Il y eu un repas à Béthanie. Ce repas a eu lieu pour fêter le retour à la vie de Lazare. Marie, sœur de Lazare, veut honorer celui qui a sauvé son frère de la mort. Pour cela elle lui fait une onction. Elle utilise pour cela un parfum de nard très pur. C'est un produit de luxe. "Un vase en albâtre de parfum très précieux" (Mt 26, 7) ou "Un vase en albâtre de parfum de nard pur de grand prix" (Mc 14, 3).

Plusieurs trouvent que c'est du gaspillage. Matthieu place cette protestation sur les lèvres des disciples – en général - : "Les disciples furent indignés, disant : "en vue de quoi ce gaspillage ? Car cela pouvait être vendu bien cher et donné aux pauvres" (Mt 20, 8-9). Marc précise que "ce parfum pouvait être vendu plus de trois cents deniers et donné aux pauvres ; et ils la rudoyaient" (Mc 10, 4-5).

Jean attribue cette réaction au seul Judas.

La réaction est circonstanciée : il est prévu par le rituel pascal que l'on fait des aumônes à l'occasion de la Pâque – c'est un élément important de la solidarité nationale en ces temps où il n'y avait pas de sécurité sociale. Cette situation est confirmée, par le fait que le départ de Judas lors du dernier repas semble normal, puisque responsable de la bourse commune, il pouvait aller verser l'aumône en prenant le chemin du trésor du Temple.

Le récit de Jean oppose nettement Judas et Marie de Béthanie.

Le reproche que Judas adresse à Marie est donc significatif de son chemin qui le mène à ignorer le salut et à tomber sous le pouvoir de Satan.

Le conflit porte sur l'usage de l'argent. Le propos de Judas est un propos de rigueur budgétaire et de saine gestion. On ne dépense pas 300 deniers pour un geste inutile. Marie est louée par Jésus pour la générosité de son geste – ce qui réprimande les autres disciples.

Cette générosité est gratuité. Elle atteste une dimension essentielle de la vie : la surabondance.

Elle atteste aussi que l'essentiel est la relation personnelle.

Il y a là une différence habituelle entre le monde masculin et le monde féminin – encore que ! – le monde masculin est souvent pris dans la logique des affaires et de la lutte pour la survie. Le monde féminin est plus attentif à la personne dans sa singularité et donc a le sens de ce qui s'ajoute à ce qui est utile. On va au delà du strict nécessaire.

Cette générosité répond à la générosité de Dieu.

Conclusion

Une question est posée à propos de Judas ; il faut la reprendre ici. Judas est-il en enfer selon la représentation habituelle. La parole de Jésus : "L'un de vous va me livrer, mais malheur à cet homme là par qui le Fils de l'homme est livré" (Lc 22, 22) est-elle une malédiction portant l'efficace du malheur à celui à qui elle s'adresse ? Nous avons vu que ce n'était pas la bonne interprétation ; d'une part, Jésus n'a pas de sentiment de haine en lui et, d'autre part, Jésus n'a pas le savoir qui prédétermine l'action de Judas. On traduit aujourd'hui par "malheureux l'homme par qui le Fils de l'homme est livré" pour faire entendre que Jésus regrette et même déplore ce qu'à fait Judas. Le fait que Judas se suicide est-il le signe de la malédiction. Je rappellerai que, au temps de la chrétienté, quand on ne donnait pas de sépulture chrétienne aux suicidés, les théologiens ont toujours dit que le sort ultime des suicidés n'était pas connu, parce qu'entre le moment où il se jette dans le vide (pour se noyer ou pour se pendre) et le moment de sa mort, si étroit soit l'intervalle de temps, il y a place pour un acte de repentir où le pardon de Dieu peut trouver un passage.

Cette remarque théologique nous rappelle que le pardon est toujours premier du côté de Dieu et laisse entier la question du sort ultime. C'est le secret de Dieu. La présence de Marie de Magdala est le signe de cette prééminence du pardon.

4. L'humanité sauvée

Dans le récit de la Pâque de Jésus, Passion et Résurrection, une femme occupe une place essentielle. Contrairement à ce que disent la plupart, il faut souligner que cette place ne relève pas de la seule valeur affective du lien entre elle et Jésus. Il s'agit de bien autre chose comme le montre la manière dont l'évangile de Jean a construit la figure et présenté les actes de cette femme, qui, la première, a rencontré le Christ ressuscité. Nous allons donc lire dans les récits de la Passion ce qui concerne cette femme qui porte le nom de Marie – mais comme ce nom est commun à bien d'autres, il faut préciser son identité. C'est en faisant ce travail que l'on perçoit que le choix d'un nom est gros d'une interprétation des récits évangéliques. Nous suivrons de manière privilégiée l'évangile de Jean qui propose une construction très riche, où se manifestent bien les enjeux du salut.

1. L'onction de Béthanie

Dans le cycle de la Pâque, Marie apparaît lors du repas pris à l'occasion du retour à la vie de Lazare, le disciple que Jésus aimait.

Qui est cette femme ? Les débats exégétiques sont vifs pour savoir s'il faut identifier toutes les femmes qui peuvent correspondre à son histoire. Sans prétendre conclure cette question, je pense utile de voir le travail littéraire fait par l'évangile de Jean qui mène à penser qu'il faut réunir en une seule figure plusieurs épisodes de l'évangile.

Cette fusion est explicite dans le récit de la résurrection de Lazare ("Cette Marie était celle qui oignit le Seigneur de parfum et lui essuya les pieds avec ses cheveux", Jn 11) ; cette identification est importante pour comprendre le sens de l'onction de Béthanie. Pour saint Jean, cet événement inaugure le récit de la Passion ; elle a lieu "Six jours avant la Pâque" (Jn 12, 1), c'est-à-dire le sabbat qui précède la mort de Jésus selon le calendrier suivi par Jean. Si on relève que cet évangile est structuré selon le plan de la semaine – une nouvelle création, donc – la Pâque occupe une semaine et il y a une inclusion entre cet épisode et l'ensevelissement de Jésus. Ceci ne surprend pas, puisque les paroles de Jésus dites lors de l'onction lient étroitement l'onction et la sépulture.

Le contexte est clairement indiqué dans le récit de l'évangile de Jean, qui a rapporté en détail le retour de Lazare à la vie. Il n'y a pas de difficulté à comprendre qu'il y ait eu un grand repas pour fêter l'événement. Il n'y a pas de difficulté à comprendre le geste de Marie qui verse du parfum. Les récits évangéliques notent la valeur du parfum : 300 deniers.

Mais Jean introduit un détail dans le geste qui tranche avec le récit des synoptiques et avec la logique du geste de remerciement qui selon le psaume doit se faire sur la tête, comme l'évoque le psaume royal où on lit : "d'une onction tu me parfumes la tête" (Ps 23, 5 ; cf. Ps 45, 8)². C'est ce que disent Matthieu et Marc. Or

² Le verset du psaume en entier convient bien pour la situation : "Devant moi tu apprêtes une table - face à mes adversaires ; - d'une onction tu me parfumes la tête". Jésus est à table ; le récit est encadré par la décision du Sanhédrin de tuer Jésus. Marie est l'instrument de Dieu et le signe est une prophétie de la résurrection par laquelle Jésus sera intronisé comme Messie dans la gloire.

Jean ne dit pas cela, il dit que le parfum est versé sur les pieds (Jn 12, 3). Ce qui change le sens du geste.

Un tel changement ne peut pas ne pas faire penser à un texte parallèle qui est rapporté par l'évangile de Luc – et seulement par Luc. Au cours d'un repas qui a lieu chez Simon un pharisien, une femme se met au pieds de Jésus ; elle verse des larmes, si abondantes que les pieds de Jésus sont mouillés et qu'elle les essuie avec ses cheveux. Cette femme est anonyme – seul Jean l'identifie à Marie de Béthanie (Jn 11, 2). Le geste de Marie à Béthanie reprend ce que cette femme a fait.

Les deux gestes n'ont pas le même sens : oindre la tête est un geste de remerciement, tandis que se mettre aux pieds et, plus encore, baiser les pieds est un geste d'humilité et même de soumission. Les rituels royaux, impériaux, féodaux ou de cour ecclésiastique ont utilisé ce geste : la liturgie aussi dans les rituels de pénitence : le pénitent devait baiser les pieds du confesseur.

L'identification des deux femmes ouvre sur une dimension théologique, qui l'emporte sur la cohérence du geste, car si on comprend que l'inconnue mentionnée par l'évangile de Luc essuie des larmes avec des cheveux – dans le mouvement même d'émotion qui la submerge -, on ne procède pas à une onction avec des cheveux ! Quelle est l'intention de Jean ?

Je propose la réponse suivante : si Jean identifie Marie sœur de Lazare avec l'inconnue venue chez Simon le pharisien, c'est pour préparer les récits de la résurrection. La fusion des deux figures fait de Marie la figure de l'humanité sauvée : la nouvelle Eve, dans le jardin où elle rencontre le nouvel Adam. C'est donc à partir du récit de la résurrection que doit se comprendre la figure de Marie.

Ce mouvement d'identification ne se limite pas à deux personnes, puisqu'une troisième femme est présente dans la figure : Marie de Magdala ou Marie Madeleine. Celle-ci est connue comme une des femmes qui faisait partie du groupe qui accompagnait Jésus et constituait la communauté de ses proches – sa famille, comme il l'a dit à propos d'une démarche de sa mère et de ses frères (Mc 3, 31-35 ; Lc 8, 19, 21). L'évangile de Luc dit clairement : "Les Douze l'accompagnaient, ainsi que quelques femmes qui avaient été guéries d'esprit mauvais et de maladies : Marie, surnommée la Magdaléenne, de laquelle était sorti sept démons" (Lc 8, 1-3). Cette femme est plus qu'aucune apte à représenter l'humanité sauvée, celle qui a besoin du salut, parce que marquée par le péché – dans la totalité exprimée par le chiffre sept³. Le chiffre sept a une valeur symbolique pour dire une totalité : on peut penser au sept péchés capitaux – si on aime les moyens mnémotechniques.

Nous pouvons donc conclure que pour introduire à la plénitude de sens du récit de la résurrection, où la première apparition a lieu pour Marie de Magdala, Jean a fusionné subtilement les trois figures féminines de la tradition évangélique. En l'appelant Marie de Magdala on insiste aussi sur le fait que s'il y a ici une figure, il y a d'abord une personne réelle, avec tout son être : c'est-à-dire un corps et une âme, un cœur et une intelligence, une conscience et un désir, un travail et une position dans la société. On peut donc dire Marie-Madeleine, en fidélité au récit de

³ L'identification de Marie de Magdala avec l'inconnue venue chez Simon le pharisien est très traditionnelle, parce que le récit de l'onction et du pardon de cette femme précède immédiatement la liste des femmes qui font partie de l'équipe apostolique et que d'elle seule on dit qu'elle était marquée par le péché.

la résurrection et pour ne pas perdre la réalité concrète d'une histoire qui s'est réellement passée, le matin de Pâques.

2. Le pardon et la grâce

Dans le récit de l'onction de Béthanie, Jean souligne l'opposition entre Judas et Marie comme nous l'avons vu. Mais grâce à l'identification entre les trois femmes, on peut expliciter cette opposition en référence à ce qui s'est passé chez Simon le pharisien (Lc 7, 36-50). Là, la scène est explicitée par une parabole sur le débiteur qui avait deux créanciers. L'un devait beaucoup, l'autre peu. Les dettes de tous les deux sont remises. Jésus demande : " qui aura le plus de gratitude ?" La réponse est simple : celui à qui on remet peu a moins de gratitude que celui à qui on remet beaucoup.

La conclusion abstraite de la parabole reçoit une application immédiate à propos de la femme qui est au pieds de Jésus : "celui à qui on remet peu aime peu". Mais cette conclusion serait trop simpliste. C'est pourquoi la conclusion de la scène vécue avec l'inconnue réputée pécheresse n'est pas tout à fait logique : "Ses nombreux péchés lui sont remis, parce qu'elle a beaucoup aimé" (Lc 7, 47). Ce n'est pas la converse logique de "celui à qui on remet peu aime peu". Les propositions sont en contraste : d'un côté, il y a la proposition : l'amour manifesté dans les gestes de repentir et d'humilité provoque le pardon ; de l'autre, cette autre proposition : "c'est le pardon qui engendre l'amour". C'est l'un et l'autre⁴. Mais on voit apparaître la primauté d'une logique qui n'est pas celle de la stricte justice - celle du pharisien, fondée sur l'idée de récompense. Dans l'enseignement de Jésus, le pardon est premier. Le pardon est la source de l'amour. Le pardon n'est pas la récompense acquise par des gestes de pénitence.

Le propos de Jésus introduit donc un bouleversement radical de l'ordre de la Loi, représenté par les pharisiens ; c'est la logique de ce que saint Paul appellera la grâce.

La figure construite par Jean en fusionnant deux épisodes de la vie de Jésus sur une même figure, celle de Marie-Madeleine, est donc une manifestation de la manière dont le salut advient à l'humanité : il advient dans la gratuité et la générosité de Dieu.

La générosité de Dieu se manifeste lors de la résurrection de Jésus. Par cet acte de résurrection, Dieu pardonne ; il va au devant des pécheurs par un acte dont il a la totale initiative et qui manifeste sa générosité. Paul le dit en commentant le fait : "En ceci Dieu prouve son amour envers nous : Christ est mort pour nous alors que nous étions encore pécheurs" (Rm 5, 8). Cette générosité a son écho dans le geste de Marie lors de l'onction de Béthanie, geste qui est approuvé par Jésus, à l'encontre de la pensée des disciples et de Judas en particulier, mais aussi des pharisiens qui ont déjà décidé de le tuer et se proposent de tuer aussi Lazare (Jn 12, 10).

3. La nouvelle Eve

⁴ On peut noter qu'il y a deux conceptions du péché qui sont impliquées dans les propositions qui se complètent ; le péché est une dette qui doit être remise ; le péché est aussi une blessure à la personne qui est offensée et cela n'entre pas dans le seul registre de la dette.

Marie est présentée comme la nouvelle Eve dans les récits de la résurrection. Cette manière de faire n'est pas une surprise si l'on est attentif à la manière dont le Nouveau Testament lit le texte de la Genèse : la lecture chrétienne considère que le texte de la Genèse est une prophétie.

Un écho de cette lecture chrétienne du texte de la Genèse nous est donné par Paul dans l'épître aux Ephésiens. Paul appuie son argumentation pour inviter les maris à aimer leur femme sur un verset de la Genèse : "Voici que l'homme quittera son père et sa mère pour s'attacher à sa femme, et les deux ne feront qu'une seule chair" (Gn 2, 24). Paul commente : "Ce mystère est de grande portée : je veux dire qu'il s'applique au Christ et à l'Eglise" (Ep 5, 32). Paul a explicité plus haut la relation qu'il y a entre le Christ et l'Eglise : "Le Christ a aimé l'Eglise ; il s'est livré pour elle, afin de la sanctifier en la purifiant par le bain d'eau qu'une parole accompagne ; car il voulait se la présenter à lui-même toute resplendissante, sans tache ni ride, ni rien de tel, mais sainte et immaculée" (Ep 5, 25-27). Pour Paul, le texte de la Genèse est une prophétie du salut accompli par Jésus-Christ⁵.

La métaphore nuptiale est ici appliquée à la relation entre le Christ et l'Eglise. Cette ligne est très difficile à suivre, parce qu'il y a mille et un pièges à éviter – à commencer par le sentimentalisme ou l'érotisme. Il faut entendre les images dans la construction faite par Jean.

Je pense que le propos de Jean est plus vaste encore. Il concerne l'humanité. Cela se voit dans le fait que la résurrection a lieu dans un Jardin : ce qui évoque le premier jardin qui figure toute la création confiée à l'homme. Le ressuscité apparaît sous l'apparence d'un jardinier, ce qui signifie que Jésus est comme un nouvel Adam. Il est le principe de l'humanité nouvelle. Le thème du Nouvel Adam s'inscrit dans le prolongement de l'expression "Fils de l'homme" employée par Jésus pour se désigner.

Dans cette situation, la femme à qui le ressuscité adresse la parole représente bien la Nouvelle Eve en qui se personnifie l'humanité entière. Pour que le mot salut ne soit pas sans fondement, il importait de choisir quelqu'un qui a vécu dans le péché à la fois complice et victime des sept démons⁶. Pour cette raison, Marie de Magdala porte sur elle trois figures évangéliques. Une seule ne suffirait pas. Ni celle de la parfaite contemplative, distinguée de Marthe occupée du service (Jn 12, 2 ; Lc 10, 38-42). Ni celle qui accompagne Jésus, membre du cercle de ses intimes (Lc 8, 1-3). Ni la pénitente pleurant à ses pieds (Lc 7, 38). Il faut les trois ensemble pour façonner celle qui représente l'humanité, tout à la fois marquée par le péché et désireuse du salut.

Dans le récit de Jean, Marie Madeleine est donc détachée du groupe des autres femmes portant les aromates pour l'onction du cadavre de Jésus. Au matin de la résurrection, elle est en pleurs, signe de la détresse qui signifie le besoin du salut mais, au matin de la résurrection, son désir est accompli au delà de ce qu'elle imaginait. Elle témoigne donc de la gratuité de l'amour de Dieu et de la force de son pardon.

4. La femme au parfum

⁵ La même théologie est présente dans les textes de l'Apocalypse de Jean qui s'appuie sur les prophéties d'Isaïe.

⁶ Au sens où nous avons défini plus haut le démoniaque.

Dans l'ensemble des textes qui concernent la nouvelle Eve, il faut tenir compte d'un élément important du récit, le parfum. Il est présent lors du repas chez Simon le pharisien ; il est encore là lors du repas à Béthanie ; il n'est pas absent au matin de Pâques – si on suit le récit des synoptiques qui complète le récit de Jean. Pourquoi cette insistance ?

Une première réponse pourrait être faite : elle est d'ordre moral, puisqu'on associe traditionnellement le parfum à la féminité. Dans cette typologie, qui a une situation culturelle particulière, le parfum a une grande ambivalence. Il peut signifier la séduction ; il peut aussi connoter la mauvaise vie de la pécheresse ; il peut aussi signifier la gratuité et la générosité ; il peut signifier le geste qui soigne et qui honore un vivant comme son cadavre. Tout cela est sans doute vrai. Mais il me semble qu'il y a un autre élément qui concerne le cœur de la foi.

Je me réfère à un texte de l'apôtre Jean qui dit dans le prologue de la première épître : "Ce que nous avons entendu, ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons contemplé, ce que nos mains ont touché du Verbe de vie..." (1 Jn 1, 1-2). L'enracinement du témoignage apostolique est dans un contact physique : la vue, l'ouïe et le toucher. Le toucher est le premier et le plus fondamental des sens, aussi il est celui qui atteste la vérité de l'incarnation.

Le toucher peut avoir différentes significations. Un changement a lieu à la résurrection. Il y a une rupture ; elle est exprimée par la parole "Ne me retiens pas" (Jn 20, 17). Cette parole suppose un contact physique ; celui-ci est rapporté par l'évangile de Matthieu (Mt 28, 9), qui emploie le verbe "êtreindre" qui dit plus.

L'intention de Marie de Magdala était d'embaumer le cadavre de Jésus ; ce contact physique avec le corps d'un défunt est remplacé par une relation fondée sur la parole. Le parfum ou le nard de grand prix prévu pour l'onction est devenu inutile.

Je vois une confirmation de cette interprétation dans une parole dite lors de l'onction de Béthanie. Dans cet épisode, lorsque les disciples, et tout particulièrement Judas, s'en prennent à Marie – l'évangile de Marc dit qu'ils la rudoient – Jésus fait référence à son onction mortuaire. Le texte est fort étrange ; en effet, Jésus dit : "Laisse-la, qu'elle garde le parfum pour le jour de mon ensevelissement" (12, 7b). La lettre du texte semble dire que Marie doit garder du parfum pour l'ensevelissement. Mais le récit dit que le parfum a été versé ; le vase a donc été ouvert et saint Marc dit même qu'il a été "brisé". Il semble donc qu'il n'y ait plus rien à garder pour plus tard, ce qui correspond bien à la réaction de Judas et des autres qui protestent contre le gaspillage. Peut-on garder pour l'ensevelissement ce qui a été versé ! On a proposé de modifier le texte en lisant que Jésus avait interrompu le geste de Marie et en traduisant avec une glose : "Cela est arrivé afin qu'elle gardât ce parfum en vue de mon ensevelissement". Mais cette traduction n'entre pas dans le mouvement du texte.

Il me semble que l'on peut interpréter le texte comme une annonce de la résurrection. Marie a fait un geste pour honorer Jésus. Elle a dépensé le trésor de son parfum ; face aux disciples qui disent que c'est du gaspillage, Jésus dit qu'elle a bien fait. Cette phrase énigmatique, parce qu'elle ne correspond pas à la logique de l'action pratique – peut-on garder ce que l'on a déjà dépensé ? – renvoie à une situation qui ne fait pas partie de la vie ordinaire.

L'onction a plusieurs sens ; elle soigne et parfume un corps vivant, qu'elle honore, mais elle peut aussi servir à prolonger le lien entre les vivants et les morts par ce que l'on peut appeler un embaumement. Les pratiques funéraires honorent les défunts lors de la sépulture. Elles ont une valeur de protestation contre l'outrage de la mort et de manifestation d'affection à l'égard de celui qui s'en est allé. Mais cette conjuration est de peu de force devant la réalité de la mort. La parole de Jésus à ses disciples retient l'honneur qui lui est fait en son corps. Jésus dit que Marie a bien fait de le faire, car ce qui aurait pu servir à un embaumement a été bien utilisé. La phrase sous-entend qu'il n'y a pas lieu de faire pour Jésus des rites qui honorent les défunts, du tombeau de famille, aux pyramides égyptiennes : ce lien est inutile. J'entends donc la parole énigmatique comme une prophétie de sa résurrection.

La parole de Jésus respecte ses disciples et les renvoie à leur responsabilité de chefs de communauté : dans l'avenir ils auront à prendre soin des pauvres : "Les pauvres, vous les aurez toujours parmi vous". C'est donc dans le service des pauvres que l'on honore le corps du Christ, selon cette parole rapportée par l'évangile de Matthieu : "Ce que vous aurez fait au plus petit d'entre les miens, c'est à moi que vous l'avez fait" (Mt 25, 40).

5. Témoigner de la mort et de la résurrection

Dans la référence au parfum et à l'onction, je vois aussi un élément de réponse à une question délicate : celle de la continuité entre le corps de Jésus en condition humaine de vie et le corps de Jésus en sa gloire. Le parfum prévu pour l'onction fait référence à un désir de contact physique, aussi le renoncement à l'onction fait-il partie de l'attestation de la réalité de la résurrection. Mais le geste de Marie Madeleine montre la continuité de ce qui est advenu à Jésus. Pour cela, Jean reprend des éléments qui font le lien avec ce que l'on sait de Marie par les récits de la vie publique de Jésus.

Marie de Magdala suivait Jésus. Or cette condition est nécessaire pour être témoin de la résurrection. Selon les Actes des apôtres, il faut en effet avoir suivi Jésus depuis la prédication de Jean-Baptiste et l'avoir accompagné⁷. C'est le cas de Marie de Magdala. Elle est aussi un témoin privilégiée – avec Jean – parce qu'elle a d'abord été témoin de la mort de Jésus sur la croix.

Un élément de cette continuité dans le témoignage est donné par la présence des femmes lors de la Passion. La présence des femmes ne fait pas difficulté au plan historique. En effet, si les soldats qui exécutent un prisonnier – et tout particulièrement dans un contexte politique – se méfient des disciples qui pourraient intervenir les armes à la main pour le libérer ou pour le venger ; ils tolèrent la présence des femmes dont ils ne redoutent pas l'intervention par la force, mais il les tiennent à distance. C'est ce que dit l'évangile de Matthieu : "Il y avait là de nombreuses femmes qui regardaient à distance" (Mt 28, 55). Il précise que ces femmes avaient suivi Jésus depuis la Galilée et il donne une liste plus précise : "entre autres, Marie de Magdala, Marie, mère de Jacques et de Joseph, et la mère

⁷ Quand on cherche un remplaçant pour Judas, Pierre dit " de ces hommes qui nous ont accompagnés tout le temps que le Seigneur Jésus a vécu au milieu de nous, en commençant au baptême de Jean jusqu'au jour où il nous fut enlevé, qu'il y en ait un qui devienne avec nous témoin de sa résurrection" (Ac 1, 21). Saint Jean rapporte cette qualification à Marie de Magdala.

des Fils de Zébédée" (28, 56). Marc fait de même : "Il y avait des femmes qui regardaient à distance, entre autres, Marie de Magdala, Marie mère de Jacques le petit et de Joset, et Salomé qui le suivaient et le servaient lorsqu'il était en Galilée" (Mc 15, 40-41). Luc est plus sobre : "Tous ses amis se tenaient à distance, ainsi que les femmes qui l'avaient accompagné depuis la Galilée" (Lc 23, 47).

Il me semble important de noter que l'évangile de Jean n'est pas en tout point conforme à ce que disent les synoptiques. Il introduit Marie, la mère de Jésus à qui il fait jouer un rôle très important, puisque Jésus lui parle ainsi qu'au mystérieux et anonyme qualifié de "disciple que Jésus aimait" (Jn 19, 26), et, pour ce qui nous concerne maintenant, il donne une précision qui le distingue des synoptiques. "Près de la croix de Jésus se tenait sa mère, la sœur de sa mère, Marie femme de Clopas et Marie de Magdala" (Jn 19, 25). La différence est que le groupe est près de la croix. Cette précision a pour but de fonder le témoignage essentiel à la foi chrétienne : Jésus est mort sur la croix. En effet dans les communautés chrétiennes a couru l'idée que Jésus n'était pas mort. C'est la théorie docète qui a été reprise dans le Coran : Jésus n'est pas mort, un autre a été crucifié à sa place. L'évangile de Jean insiste sur ce point parce que nier la mort de Jésus, c'est nier sa résurrection et c'est nier le salut.

Marie de Magdala est le témoin privilégié de la réalité du salut. Saint Jean écrit dans l'épître : " Quel est le vainqueur du monde, sinon celui qui croit que Jésus est le Fils de Dieu ? C'est lui qui est venu par eau et par sang : Jésus-Christ, non avec l'eau seulement, mais avec l'eau et le sang. Et c'est l'esprit qui rend témoignage, parce que l'Esprit est vérité" (1 Jn 5, 5-6).

En donnant à la celle qui la première a vu Jésus ressuscité le nom de Marie de Magdala, Jean fait d'elle le témoin privilégié de la résurrection. Elle est le témoin parce qu'elle a été témoin de sa mort et associée aux rites de sépulture⁸.

Il l'oppose d'une certaine manière à Pierre qui ne croit pas – et que, par ailleurs, il oppose au mystérieux "disciple que Jésus aimait, l'autre disciple". Il oppose la figure de Marie de Magdala à l'incrédulité des autres apôtres.

C'est ainsi que Marie de Magdala est envoyée aux autres disciples. Elle représente aussi la communauté qui témoigne non seulement contre un monde hostile, mais aussi contre la lenteur à croire des disciples.

Avec elle, on est sorti des équivoques du messianisme dont on a vu qu'il était complice de la perversion du monde.

Conclusion

La figure évangélique de Marie de Magdala déborde largement l'existence d'un lien affectif très fort entre Jésus et Marie de Magdala. Même si on peut légitimement penser que la conduite de cette femme était motivée par une grande affection, l'essentiel est ailleurs. Le récit évangélique présente un mystère et pour cela cette femme rassemble plusieurs figures qui sont présentes dans les récits évangéliques. Cette construction littéraire a pour effet de faire de cette femme la Nouvelle Eve ; elle figure l'humanité rachetée – c'est à mon sens le but de l'évangile de Jean.

⁸ Il y a sur ce point une divergence entre les traditions : pour Jean les aromates sont portés lors de la sépulture et Marie de Magdala ne porte rien avec elle le matin de Pâque ; pour les synoptiques rien n'a pu être fait des rites de sépulture, aussi les femmes préparent les aromates pour l'embaumement (Lc 23, 56) et les portent le matin de bonne heure (Lc 24, 1).

Mais la figure ne doit pas faire oublier la personne. Marie de Magdala ou Marie de Béthanie, ou celle qui est venue chez Simon le pharisien, ont leur vie propre. Il faut donc être attentif à ce qu'elles ont vécu : L'attention à la parole de Dieu, l'amitié désintéressée, le pardon reçu, le deuil, la joie des retrouvailles et la mission de porter la bonne nouvelle.

Un élément permet de faire le lien entre tous ces trois situations : les larmes. Il y a les larmes de la pénitente, les larmes du deuil de son frère et les larmes du matin de Pâques. Mais si les larmes ne sont pas toutes les mêmes, elles sont une porte ouverte pour le salut, le lieu de l'avènement de la grâce.

Conclusion générale

Au terme de ces quatre conférences, il apparaît que les récits de la Passion sont riches de valeur historique. Ils permettent de suivre avec précision les derniers moments de la vie de Jésus. Les divergences entre les textes sont minimes et ne remettent pas en cause la valeur documentaire des récits. Mais ceci n'est qu'un point. L'essentiel des récits est de faire entrer le lecteur dans ce qui relève de la révélation.

Révélation, parce que quelque chose de neuf apparaît : l'amour qui se donne à l'extrême et qui pour cette raison dévoile quelque chose de l'être de Dieu.

Le mystère n'est pas saisi immédiatement ; il l'est par la manière dont les acteurs agissent. Pierre, Judas et Marie-Madeleine sont des guides sûrs pour entrer dans le mystère du salut. Leur attitude permet de comprendre le sens de la confession de foi en Jésus reconnu comme Christ ou Messie. Leur attitude permet de comprendre en quel sens Dieu agit dans l'histoire, dans le respect de la liberté et de la conscience de chacun. Le lecteur entre dans le mouvement qui récapitule la promesse et donne une clef pour juger de la vie qui s'affronte à la mort.

Saint-Mathieu de Trévières
Semaine sainte 2004
Jean-Michel Maldamé

